

Traduction de l'entretien paru dans *Toronto Daily Star* le 18 août 1936 à partir de la version originale en anglais¹

Deux millions d'anarchistes luttent pour la révolution dit le leader espagnol.
Madrid, août. 5 (par avion vers Paris).

Durruti, un ouvrier métallurgiste syndicaliste, est l'homme qui a mené la charge victorieuse à la baïonnette de la milice populaire sur le bastion des rebelles fascistes à San Rafael hier. Durruti a été le premier à entrer dans l'hôtel Colon de Barcelone, lorsque ce bâtiment qui a craché la mort pendant trente-six heures par deux cents fenêtres est tombé sous l'assaut des libertaires aux mains presque nues. Quand une colonne est fatiguée et prête à tomber d'épuisement, Durruti va redonner du courage aux hommes. Quand les choses tournent mal du côté de Saragosse, Durruti monte à bord d'un avion et se pose dans les champs d'Aragon pour se mettre à la tête des partisans catalans. Où que vous alliez, c'est Durruti et encore Durruti, dont on parle comme d'un homme prodigieux.

Je l'ai rencontré aujourd'hui. C'est un grand gaillard basané, au visage rasé, aux traits mauresques, fils d'un paysan pauvre, ce qui se remarque à son dialecte grinçant, presque guttural. Il était allongé sur un lit de camp dans le couloir du palais des ducs de Medina Celi, au-dessus duquel flotte le drapeau noir et rouge de la Fédération Anarchiste Ibérique. Un fusil se trouvait à son chevet. Mais il est bien réveillé.

L'armée ne compte pas

« Non, nous ne les avons pas encore mis en fuite », me répondit-il franchement lorsque je lui demandai quelles étaient les chances de victoire sur les rebelles.

« Ils ont Saragosse et Pampelune. C'est là que se trouvent les arsenaux et les usines de munitions. Nous devons prendre Saragosse, puis nous tourner vers le sud pour affronter Franco, qui arrivera de Séville avec ses légionnaires étrangers et ses Marocains. Dans deux ou trois semaines, nous livrerons probablement les batailles décisives ».

« Deux, trois semaines ? » demandai-je, dépité.

« Oui, un mois peut-être, cette guerre civile durera au moins tout le mois d'août. Les masses sont en armes. L'armée ne compte plus. Il y a deux camps : les civils qui luttent pour la liberté et les civils qui sont des rebelles et des fascistes. Tous les travailleurs d'Espagne savent que si le fascisme triomphe, ce sera la famine et l'esclavage. Mais les fascistes savent aussi ce qui les attend lorsqu'ils seront battus. C'est pourquoi la lutte est implacable et acharnée. Pour nous, il s'agit d'écraser le fascisme, de l'anéantir et de le balayer afin qu'il ne puisse plus jamais se manifester en Espagne. Nous sommes déterminés à en finir une fois pour toutes avec le fascisme.

¹ Buenaventura Durruti interview - Pierre van Paassen

« 2000 000 Anarchists Fight For Revolution Says Spanish Leader »

Supposed interview between Buenaventura Durruti and Pierre van Paassen of the Toronto Star during the Spanish civil war.

<https://libcom.org/article/buenaventura-durruti-interview-pierre-van-paassen>

Oui, et malgré le gouvernement », ajoute-t-il d'un ton sombre.

« Pourquoi dites-vous en dépit du gouvernement ? Ce gouvernement ne combat-il pas la rébellion fasciste ? » demandai-je avec un certain étonnement.

Le gouvernement ne s'est pas battu

« Aucun gouvernement au monde ne combat le fascisme jusqu'à la mort. Lorsque la bourgeoisie voit le pouvoir lui échapper, elle a recours au fascisme pour se maintenir. Le gouvernement libéral d'Espagne aurait pu réduire les éléments fascistes à l'impuissance depuis longtemps », a poursuivi Durruti. « Au lieu de cela, il a temporisé, fait des compromis et tergiversé. Même aujourd'hui, en ce moment, il y a des hommes au sein de ce gouvernement qui veulent ménager les rebelles. On ne sait jamais, dit-il en riant, le gouvernement actuel pourrait encore avoir besoin de ces forces rebelles pour écraser le mouvement ouvrier ».

« Vous vous attendez donc à des difficultés même après que la rébellion actuelle aura été vaincue ? » demandai-je.

« Une petite résistance, oui », a répondu Durruti.

« De la part de qui ? »

« De la part de la bourgeoisie, bien sûr. La classe bourgeoise n'appréciera pas que nous installions la révolution », a déclaré Durruti.

« Vous allez donc faire la révolution ? Largo Caballero et Indalecio Prieto (deux leaders socialistes) disent que le Front populaire n'est là que pour sauver la République et restaurer l'ordre républicain ».

Se battre pour la révolution

« C'est peut-être le point de vue de ces messieurs. Nous, syndicalistes, nous luttons pour la révolution. Nous savons ce que nous voulons. Pour nous, cela ne signifie rien qu'il y ait une Union soviétique quelque part dans le monde, au nom de la paix et de la tranquillité de laquelle les travailleurs d'Allemagne et de Chine ont été sacrifiés à la barbarie fasciste par Staline. Nous voulons la révolution ici, en Espagne, tout de suite, et non pas après la prochaine guerre européenne. Avec notre révolution, nous donnons aujourd'hui à Hitler et à Mussolini bien plus de soucis que l'ensemble de l'Armée rouge de Russie. Nous donnons l'exemple aux classes ouvrières allemandes et italiennes sur la manière de faire face au fascisme ».

C'est cet homme qui a parlé, qui représente une organisation syndicaliste de près de deux millions de membres, sans la coopération de laquelle rien ne peut être fait par la République, même si elle sort victorieuse de l'actuelle révolte militaro-fasciste. J'ai cherché à connaître son point de vue, car il est essentiel de savoir ce qui se passe dans l'esprit des travailleurs espagnols qui mènent le combat. Durruti a montré que la situation pouvait prendre une direction à laquelle peu sont préparés. Que Moscou n'ait aucune influence sur le prolétariat espagnol est un fait bien connu. L'Etat le plus respectablement conservateur d'Europe est peu susceptible de s'attirer la sympathie du mouvement libertaire d'Espagne.

« Attendez-vous une aide de la France ou de l'Angleterre maintenant qu'Hitler et Mussolini ont commencé à aider les rebelles ? » ai-je demandé.

Savoir vivre dans les ruines

« Je n'attends aucune aide pour une révolution libertaire de la part de quelque gouvernement que ce soit dans le monde », dit-il d'un ton sombre. « Peut-être que les intérêts conflictuels des différents impérialismes pourraient avoir une influence sur notre lutte. C'est tout-à-fait possible. Franco fait de son mieux pour entraîner l'Europe dans la querelle. Il n'hésitera pas à dresser l'Allemagne contre nous. Mais nous n'attendons aucune aide, pas même de notre propre gouvernement en fin de compte ».

« Pouvez-vous gagner seul ? » J'ai posé la question brûlante à brûle-pourpoint.

Durruti ne répondit pas. Il s'est caressé le menton. Ses yeux brillaient.

« Même si tu es victorieux, tu seras assis sur un tas de ruines », ai-je osé pour rompre sa rêverie.

« Nous avons toujours vécu dans des bidonvilles et dans des trous dans les murs », dit-il calmement. « Nous saurons nous loger pendant un certain temps. Car, ne l'oubliez pas, nous pouvons aussi construire ces palais et ces villes, ici en Espagne, en Amérique et partout. Nous, les travailleurs. Nous pouvons en construire d'autres pour les remplacer. Et de meilleurs. Nous n'avons pas du tout peur des ruines. Nous allons hériter de la terre. Il n'y a pas le moindre doute à ce sujet. La bourgeoisie peut exploser et ruiner son propre monde avant de quitter la scène de l'histoire. Nous portons un nouveau monde ici, dans nos cœurs », a-t-il déclaré dans un murmure rauque. Et il ajouta : « Ce monde grandit à chaque instant. »

Au loin, on entend le rugissement du canon.